

QUEL GENRE DE HÉROS EST DONC HARRY ?

« ... Il va devenir célèbre - une véritable légende vivante. (...) On écrira des livres sur lui. Tous les enfants du monde connaîtront son nom ! » souligne Mrs Gonagall.

Potter est une figure emblématique de la littérature de jeunesse actuelle, une légende vivante, un héros. Son succès populaire invite à interroger les valeurs véhiculées en sous-main par l'histoire ou les formes de vie éthique ou les idées politiques qu'il représente et contribue à valoriser.

Cette question s'est posée dans la réception américaine de l'oeuvre au sujet sur deux thèmes, l'homosexualité supposée de Dumbledore, soupçonnée de détourner les jeunes esprits d'une sexualité normale et la présence d'une idéologie nazie, avec la question de la pureté de la race, sans cesse en jeu dans une terminologie qui renvoie dos à dos les « Moldus » et les « sang pur », Gryffondor et Serpentard, les tolérants aux « sang-mêlés » et les farouches défenseurs d'une race pure. Cette atmosphère de soupçon renvoie à une très vieille question, celle de la force performative des récits, c'est-à-dire de leur capacité à éduquer les masses, pour le pire et le meilleur. Ce soupçon habitait la critique platonicienne de la poésie : ceux-ci devaient être bannis de la cité parce qu'ils encourageaient les comportements excessifs et immoraux.

Au nom des risques éthiques et politiques qu'elles feraient courrir aux jeunes lecteurs et spectateurs, faudrait-il donc bannir J. K. Rowling et la saga de Potter ? Nous ne partageons guère cette condamnation morale ou politique, ni même ces soupçons un brin outranciers, parce qu'ils négligent la distance et la capacité critique d'un public qu'il faudrait avertir des dangers qui le guette malgré lui. À suivre le climat de précaution qu'elle génère, on en resterait à la littérature jeunesse des années '60, présentant des enfants sages et pleins de bons sentiments et dans un récit à la morale trop évidente. Nous renoncerions alors à une littérature plus ludique et questionnante, où les héros sont complexes comme les difficultés qu'ils affrontent, où les histoires ne se terminent pas toujours bien : une littérature qui n'attribue plus à l'écriture la force d'imposer un modèle exemplaire, mais qui renvoie chacun à la nécessité de se construire ses propres modèles de conduite. Cette vision de la littérature jeunesse (et par conséquent aussi des capacités intellectuelles des jeunes) a encouragé en France la multiplication des collections de philosophie pour enfants et ados, cherchant à stimuler leur aptitude au questionnement, plutôt qu'à leur indiquer les attitudes à suivre aveuglément.

Potter n'incarne précisément pas un héros typiquement moral, il offre des profils plus complexes et problématiques. Quelques repères historiques pour éclairer les formes singulières de son « héroïsme ».

I- L'héroïsme antique, des épopées d'Homère, d'Achille et d'Ulysse, est un héroïsme du geste éclatant, des hauts faits de guerre. Mais aussi un héroïsme sans morale parce que les gestes des héros leur sont dictés par les dieux, qui leur insufflent aussi l'énergie pour les réaliser : Athéna insuffle ainsi à Achille sa colère et le pousse à l'action. Celui-ci ne tire donc pas sa force de lui-même, il est un instrument de puissances supérieures qui se disputent son sort, comme celui de la guerre qui oppose les Athéniens et les Troyens. Ce qui compte par dessus tout dans l'épopée, c'est la visibilité du héros, qui lui confère la seule véritable immortalité : la célébrité. En somme, il s'agit d'un héroïsme du geste éclatant qui rend célèbre, mais qui ne repose pas sur un choix ou une responsabilité propre du héros.

2- Cette forme d'héroïsme s'oppose à celle de la tradition hagiographique chrétienne et des fables conçues comme un genre moral qui met en scène des êtres responsables, au destin parfois tragique, qui choisissent toujours le renoncement, la solitude et le martyr pour rester justes et bons. Cette tradition de l'édification table sur l'efficacité des récits pour l'éducation morale des jeunes. Comme le dit Jean de La Fontaine, « plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien et au mal » : les enfants doivent sucer la morale avec le lait de leurs biberons. Les histoires auxquelles on les expose doivent ainsi donner lieu à un enseignement et à une règle d'action ; l'histoire doit influencer ses actions d'une manière précise. Cet héroïsme suggère un sujet souverain, mais s'appuie ainsi sur une pédagogie qui suppose au contraire des êtres dépourvus d'autonomie et de jugement propre.

3- Ce modèle entrera en crise à l'aube de la Modernité, par les voix de Montaigne, La Rochefoucauld et Kant. Dans ses *Essais*, Montaigne souligne qu'aucune règle de comportement n'est valable généralement parce qu'il n'y a pas de permanence de la nature humaine et que des exemples isolés ne servent pas de modèle. Les exemples n'illustrent d'ailleurs plus des actions, mais des réactions. La spontanéité et l'imprévisible de la réaction correspondent au caractère énigmatique et insondable de l'homme. En tant que réactions, les actions exemplaires de ses *Essais* sont soustraites à la responsabilité du sujet. La Rochefoucauld met lui en doute la translation trop simple entre le modèle et sa copie : l'imitation du bon peut être la source d'actes mauvais et inversement. Kant souligne enfin que la perfection n'est pas un même modèle souhaitable parce qu'elle est inaccessible : il faut des « héros » faillibles, c'est-à-dire des anti-héros, des héros du quotidien, capables de gestes insignifiants qui font la moralité réelle d'une vie humaine. Si l'exemplarité des fables et des hagiographies est fondée sur une anthropologie positive simple où des normes de comportements peuvent être établies et une ligne clairement tracée entre le bien et le mal, la crise de l'exemplarité est à l'origine d'une nouvelle anthropologie et d'une nouvelle conception de la morale. Ce qui ne signifie pas encore la disparition de l'exemplarité (c'est impensable), mais la coexistence de l'exemplaire avec sa problématisation. Notons au passage qu'il aura fallu bien du temps à la littérature jeunesse pour enregistrer ce changement entre l'édification morale des jeunes et la problématisation des situations délicates.

POTTER, UN ACHILLE DES TEMPS MODERNES ?

Il me semble que la deuxième forme d'héroïsme est plutôt absente : Potter est un anti-héros dont le destin est à la merci de puissances supérieures, il n'est pas fondamentalement un héros pleinement bon et entièrement responsable de ses actes. Et la saga n'est pas non plus une fable dont la morale se devrait d'être extrêmement lisible. Potter n'est pas un saint, c'est un Achille des temps modernes.

Sa situation initiale est effectivement celle d'un anti-héros : il est orphelin, maltraité par sa famille d'accueil ; toujours victime, il subit nombre d'injustices sans pouvoir se défendre, il a un physique ingrat, intellectuel petit et malingre aux lunettes rondes cerclées de métal. Du point de vue moral, il n'incarne guère mieux le héros parfait, puisqu'il se découvre d'étranges ressemblances avec Voldemort, l'ennemi à vaincre : les deux ont du sang moldu, ils sont orphelins, élevés par des Moldus, et ils parlent Fourchelang, qui signale une parenté plus intime encore. « - Si tu parles Fourchelang, Harry Potter, dit Dumbledore... c'est parce que Lord Voldemort le parlait également. A moins que je me trompe, il t'a transmis certains de ses pouvoirs le soir où il t'a fait cette cicatrice... -Voldemort m'a transmis un peu de lui-même? dit Harry Potter, atterré » (t.II, Folio junior, p. 351). Peut-on résister au mal intérieur qui nous est légué ? Que faire de ces legs intimes dont on ne veut pas ? La manière dont Rowling s'empare de la question du Mal est beaucoup moins manichéenne que ce que l'on pourrait croire et fait de Potter un héros moderne.

Mais en quoi serait-il aussi un héros antique, à la manière d'Achille ? Dans une atmosphère un brin antique, où les personnages personnages de prénomment Albus, Severus, Minerva, Lucius, Argus ou Sirius, des forces supérieures déterminent Harry à agir en dehors de sa volonté propre : il entend cette langue secrète qui parle en lui, et qui est comme la manifestation d'un monde occulte, une ordalie. La cicatrice sur son front est également la trace d'une puissance étrangère en lui. Il est comme Achille l'enjeu involontaire de forces qu'il ne maîtrise pas. Bien qu'il soit initialement un anti-héros, la magie et la surpuissance qu'elle permet lui donneront un destin fabuleux, comme Achille également. Signe de ce double héroïsme : l'importance d'une célébrité qu'il ignore et qui le précède, qui lui vaut d'être toujours et partout reconnu, tout discret qu'il soit ; une célébrité qui génère des inimitiés (celle des Malfoy notamment), de fausses solidarités (avec le si pomponné et pompeux Lockhart) et de vraies amitiés (Ron et Hermione).

La limite du croisement de ces deux formes d'héroïsme, c'est d'enlever d'un côté ce qu'on avait accordé d'un autre : la finitude, l'imperfection, l'humanité d'un personnage à qui le recours au surnaturel accorde un destin hors pair. Peut-on encore assumer la limite de notre condition ou l'imaginaire doit-il nous offrir la consolation de pouvoirs extraordinaires qui la dépasse infiniment ?

Gaëlle Jeanmart
Philosophe, Coordinatrice de PhiloCité
www.philocite.eu